

## Le manoir de Croëz-Diben.

La grille était restée entrouverte. Rouillée, tombant presque en poussière. Tout ce que m'avait raconté Minna me revenait en mémoire. J'avais douze ans alors, j'écoutais en tremblant ses histoires terrifiantes ; mais malgré ma peur — que je cachais du mieux que je pouvais — je n'aurais laissé ma place à personne. C'est peut-être pour retrouver Minna après toutes ces années que, sans vraiment réfléchir, je me suis glissé dans l'entrebâillement. Devant moi s'amorçait une longue avenue et je distinguais dans la brume du matin, les contours indéfinis du manoir que ses récits d'autrefois évoquaient invariablement. Venu à Loctudy en touriste vagabond, j'avais demandé au patron de l'hôtel s'il existait dans les parages une propriété appelée Croëz-Diben et il m'avait montré sur un plan le moyen d'y accéder :

« Par le côté nord exclusivement, parce que la cour sud est en ce moment interdite au public. Vous serez surpris, vous verrez ! »

Mon bâton de marche s'enfonçait dans la mousse qui avait, au fil du temps, recouvert l'allée jadis gravillonnée et ce chuchotement étouffé précipitait ma respiration. J'étais soudain oppressé : j'avais l'impression de commettre un sacrilège en pénétrant enfin pour de vrai dans le parc où Minna me conduisait presque tous les soirs il y avait plus de quarante ans.

Nous habitons alors dans une maison bourgeoise à Paris et, comme la position sociale de mon père créait pour mes parents des obligations mondaines, qui se traduisaient essentiellement par des diners en ville, ils avaient réglé la garde de leurs enfants et le suivi scolaire en hébergeant gratuitement une étudiante de la Sorbonne. À son arrivée, mes trois frères et moi nous l'avions regardée de travers. Cette Bretonne aux joues piquetées de taches de son ne s'était-elle pas permis le premier jour, avant de nous faire réviser nos leçons, de nous passer la main dans les cheveux ? J'étais l'aîné et à ce titre cette familiarité m'avait choqué. Pour lui montrer mon rang je lui tirai la langue. Au lieu de s'en offusquer et de menacer de dévoiler mon impolitesse à mes parents, elle éclata de rire. « Je te bats » me dit-elle en ouvrant la bouche et en pointant vers moi à son tour une langue d'un rose lumineux et doux, pareille à celle des chats quand ils font leur toilette, la plus belle langue en tous cas que j'aie jamais observée dans ma vie. Son rire aussi était somptueux et j'ai compris bien longtemps après, qu'elle m'avait emporté dès ce moment dans son ensorcellement.

Minna De Trogoff se destinait à l'enseignement. Elle sonda d'abord nos connaissances et son évaluation lui permit d'établir notre emploi du temps. Désormais, de 17 h 30 à 19 h elle guiderait mes frères, encore scolarisés en primaire et elle s'occuperait de moi au départ des parents vers 20 h 30. Je lisais peu à l'époque, considérant que pour un élève qui brillait en mathématiques c'était une perte de temps. J'étais un sale gosse imbu de lui-même et prompt à étaler ses connaissances hors

de propos. Une autre se serait fatiguée de ce gamin prétentieux à l'esprit de contradiction. Minna montra une patience extrême. Elle supporta sans manifester d'humeur mes piques stupides de petit coq. Peut-être malgré tout est-ce à cause de mon comportement odieux qu'elle me demanda tout-à-coup, un soir où un orage démentiel secouait toute la maison :

— Tu n'as vraiment peur de rien, hein ?

Et comme je crâçais en ricanant, elle me lança son défi :

— Je te parie que je suis capable de te flanquer la frousse.

— Toi ? Je voudrais bien voir ça ! Tu pèses à peine 40 kilos.

— Oh ! Sans utiliser la force physique. Simplement en te racontant des histoires. Tu verras, mon cher. Nous commençons demain.

Elle ne ménagea ni son temps ni ses recherches pour m'intéresser et me tenir en haleine. Malgré mes réticences, nos soirées devinrent vite pour moi un rite indispensable et j'ai su à douze ans ce qu'est l'état de manque, chaque fois que les congés scolaires l'emportaient plusieurs jours loin de nous vers sa Bretagne. Dès la fin du repas, pris sans les parents, nous débarrassions la table, et mes frères allaient se coucher après les ablutions qu'elle surveillait attentivement. Minna et moi, nous allions alors dans le salon, elle installée en tailleur sur le canapé et moi assis de même devant elle sur le tapis. Au début elle provoqua mes rires moqueurs tant ses contes étaient cousus de fil blanc. Il y avait du mystère de pacotille, des recettes banales, des effets tirés par les cheveux. Je lui déclarai que tout cela était du niveau de Guignol. Elle en convint aisément : « C'était une mise en bouche, mon ami. Je change de registre à la prochaine séance. Prends garde ! »

Son nouveau répertoire débuta par des légendes bretonnes qu'elle interprétait avec brio pour moi, son public privilégié. Dans l'allée principale du manoir de Croëz-Diben surgissait l'Ankou, l'envoyé de la mort : elle se levait pour mimer entre les fauteuils la démarche élastique du messenger grand et maigre armé d'une faux. Elle attendait d'être à l'autre bout du salon pour émettre entre ses dents le grincement lugubre de la charrette qui transportait les âmes des défunts. Elle s'approchait de moi sans dire un mot, imitant seulement le crissement criard des essieux rouillés. La lampe basse projetait son ombre gigantesque sur le mur et je sursautais chaque fois, malgré mon amour-propre, lorsqu'elle posait une main sur ma tête en reprenant sa place. D'autres soirs, les korrigans jaillissaient soudain du parc boisé. Minna les multipliait tout autour de moi, ces nains velus aux yeux rouges et, par le miracle de son jeu, leurs sabots de fer résonnaient sous la table et leurs griffes s'accrochaient aux rideaux ou dans mes cheveux. D'un signe elle m'invitait à m'approcher d'elle et elle me chuchotait alors que tous les malheurs du monde m'étaient réservés si je n'avais pas la conscience tranquille.

Un jour Minna joua de la flûte pour interpréter, me confia-t-elle, la véritable histoire du dératiseur de Loctudy. Au seizième siècle l'homme avait délivré la ville d'une invasion de rats en jouant de la flûte, moyennant mille écus, mais comme les habitants, la besogne terminée, avaient re-

fusé de le payer et le chassaient à coups de pierres, il se vengeait en entraînant, au son de sa flûte magique, tous les enfants du pays vers Croëz-Diben et les précipitait dans les oubliettes où ils demeureraient à jamais. Elle prononçait « à jamais » dans un souffle rauque et ces mots résonnèrent longtemps dans mes cauchemars.

Puis vint l'étape historique : la fameuse révolte des Bonnets Rouges. Avec un art consommé de comédienne experte en mime et en bruitage, elle installait d'un côté du salon le Roi-Soleil et sa cour se pavanant, chamarrés d'or et de broderies, au spectacle d'une pièce de Racine et de l'autre les paysans bretons, affamés et déguenillés, traqués par les troupes royales pour avoir osé protester contre des impôts nouveaux. À gauche sonnaient toutes les cloches des églises pour ameuter les révoltés, à droite le terrible Père Maunoir, complice du pouvoir, menaçait de l'enfer éternel les récalcitrants obstinés. Elle reniflait bruyamment pour singer le duc de Chaulnes, surnommé le gros cochon, qui abattait les calvaires, décapitait les clochers des curés complices et torturait sadiquement les prisonniers. Enfin, après un long silence que je n'osais troubler, de la bouche de Minna sortait un simple claquement de langue répété : j'entendais se briser une à une les nuques des pendus. L'histoire se terminait dans le piaillage obscène des corbeaux venus se repaître des corps, exposés pour l'exemple aux branches du plus gros chêne.

À l'en croire, ses parents avaient hérité en filiation directe du domaine au nom étrange : Croëz-Diben signifie en breton Croix brisée. Il s'appelait ainsi justement parce que se dressait, à l'entrée, un calvaire auquel il manquait une aile. À l'âge adulte mon esprit rationaliste m'a suggéré plus tard des pistes logiques comme la maladresse d'un cocher ou la chute d'un arbre mais, dans le récit de Minna, un de ses aïeux avait joué un rôle important dans la rébellion bretonne et il s'était dressé debout devant la croix promise à la démolition. Le duc de Chaulnes, enragé de voir un noble breton pactiser avec les culs-terreux, avait pris sa lourde épée et amputé en même temps l'aïeul et le calvaire. Le héros s'était vengé en lançant à la figure de son adversaire, de sa main valide, son bonnet rouge d'insurgé, et en l'aspergeant du sang qui jaillissait de son bras coupé. J'étais déjà moins faraud.

Elle poursuivit avec des histoires dont elle me jura l'authenticité et j'avoue que je ne savais plus à quoi m'en tenir avec elle. Il y avait au pied du manoir familial un cimetière de bateaux, des épaves accumulées par les grandes tempêtes d'équinoxe. Un an avant son arrivée chez nous, elle avait assisté depuis sa chambre au démantèlement sauvage d'un grand voilier anglais venu se perdre sur les récifs. Les occupants du bateau, un couple assez jeune, hurlaient dans sa direction en agitant les bras et, lorsque les secours s'étaient mobilisés, il était trop tard, le navire avait sombré. Minna concluait en précisant que deux jours plus tard on avait trouvé les corps sur la vase, tout piquetés déjà par les crabes.

Enfin elle me raconta un fait divers survenu, précisa-t-elle, trois ans auparavant dans la ferme attenante au manoir de Croëz-Diben. Pour leur consommation personnelle les paysans mé-

tayers y élevaient deux porcs dans une grange au fond du potager et c'était un amusement pour les trois petits enfants d'accompagner leur père ou leur mère lorsqu'ils allaient verser dans leur auge les reliefs du repas ou des pommes de terre encore fumantes. Un jour que les parents étaient occupés aux champs, les gamins organisèrent une partie de cache-cache et la cadette des filles âgée de quatre ans avait désarmé le verrou de la porcherie pour s'y réfugier à l'abri des regards. Les porcs, dérangés dans leur soue, avaient attaqué l'enfant et l'avaient dévorée. On avait arrêté d'emblée puis relâché faute de preuves un garçon un peu simplet prénommé Denis, toujours prompt à rendre service à la ferme et qui avait le premier découvert la charpie sanguinolente. Et comme, bien entendu, personne n'aurait voulu manger la chair de ces animaux anthropophages, on les avait exécutés sommairement et jetés à la mer. À l'époque je me suis réveillé plusieurs nuits en sueur : on venait m'arracher du lit pour un crime dont j'étais innocent et on me jetait aux cochons.

Pendant plusieurs mois Minna me plongea dans un univers délicieusement effrayant et j'en redemandais. Mes résultats scolaires étaient excellents, y compris en Français. Mes parents les mirent sur son compte. Ils la félicitèrent et, en remerciement, ils lui remirent une belle gratification juste avant son départ pour l'étranger. Oui, elle avait de grandes ambitions dont elle gardait le secret. Elle quitta la maison un 26 juin à 11 heures, emportant à son insu mon premier amour d'adolescent.

Mon hôtelier m'avait promis une surprise. En vérité rien ne me surprenait. Les corbeaux qui se livraient en croassant dans le ciel gris des combats de défi m'étaient familiers. La croix brisée se dressait exactement comme dans mon imagination et le soleil qui perçait maintenant la brume s'attarda un peu sur le moignon de pierre où je crus déceler un instant une tache rougeâtre. Quand le vent de la marée montante eut chassé d'un coup le brouillard, les rhododendrons partirent en vague sanglante à l'assaut d'un gros chêne centenaire d'où pendaient six cordes munies d'un nœud coulant. Un peu plus loin, à droite, je retrouvai le puits où des pirates du pays avaient précipité des marins anglais pour piller leur luxueux navire.

Je traînais à cinquante mètres du bâtiment lorsque les korrigans jaillirent du sous-bois. Combien étaient-ils ? Au moins vingt, les cheveux longs et la barbe en pointe, coiffés d'un chapeau plat garni de rubans multicolores. Ils se mirent à danser une ronde au milieu de l'allée sans me prêter attention. Leurs lunettes rouges jetaient des éclats de feu. Ils dansèrent de plus en plus vite en poussant de petits cris aigus, jusqu'à ce qu'un son prolongé de flûte mette fin à leurs ébats et qu'ils se précipitent en hurlant vers la demeure. Quand j'arrivai à l'endroit qu'ils venaient de quitter, j'observai au sol une traînée quasiment circulaire de petits champignons d'un blanc crémeux. Je reconnus un rond de sorcière.

Les portes du manoir étaient ouvertes. Juste au moment où je gravissais le perron, je fus bousculé par un individu vêtu de noir.

« Putain, s'exclama-t-il en me voyant, j'ai bien failli me casser la gueule avec cette satanée soutane. Te presse pas ! Ça ne tourne pas, mon vieux. T'as vu la dégaine du duc ? »

Il me désignait à l'intérieur un mousquetaire à la moustache conquérante qui essayait de dépêtrer son épée des rideaux de velours qui habillaient les fenêtres Renaissance. Il s'esquiva sans attendre ma réponse. Plus loin, dressé devant une cheminée immense, je reconnus l'Ankou, hiératique, sa faux dans le dos. Il fumait un cigarillo en bavardant avec un personnage impressionnant dont le manteau bleu azur brodé de fleurs de lys s'ouvrait sur une chemise à jabot et des manchettes de dentelles. Il portait des souliers à talon rouges ornés de diamant.

Une voix se fit entendre :

— On demande à l'étage Racine et Louis XIV pour un raccord. D'urgence, avant la reprise ! Merci .

— Merde, alors, dit le Roi-Soleil. Si on ne peut plus respirer une minute ! Et la pause syndicale, hein ? Elle s'assoit dessus ? J'y vais mais elle va m'entendre, je te le dis. Paré, Bébert ? Remets ta perruque, camarade ! On est des nobles, bordel !

Je traversai la grande salle pour déboucher sur la cour. Le soleil l'inondait totalement . Elle était encombrée de caisses volumineuses, de rails, de chariots, de spots sur trépied. Des dizaines de paysans, habillés comme au dix-septième siècle, se pressaient devant des tréteaux où on leur servait des bières et des coca-colas. Une femme assise sur un siège surélevé riait aux éclats en s'adressant à un bossu qui se tordait de douleur. Elle lui lança « Oui, belle imitation ! Tu iras loin, mon bonhomme, si les petits cochons ne te mangent pas ! » En me voyant apparaître dans la lumière, le bâton de marche à la main, elle cria : « Mais qu'est-ce que c'est que ce pignouf ? On ne va pas à Compostelle, papa ! Fais marche arrière ! Tu nous gênes. » Et, à la cantonade, sans plus s'occuper de moi : « On va reprendre. Allez ! Tout le monde en place. Le sang bleu à droite, les péquenots à gauche. Et que ça saute !... Denis, je t'ai dit cent fois de ne pas laisser tes mégots sur le plateau. »

Mon émotion était trop forte pour partir. Je fis demi-tour, je contournai le bâtiment et subrepticement je me glissai derrière Minna. Peut-être sentit-elle mon regard sur sa nuque ? Elle cria aux machinistes : « Coupez ! On remet ça. » D'un geste brusque elle fit tourner son siège de metteur en scène, elle ouvrit la bouche, sans doute pour enguirlander l'intrus qui s'incrustait. Mais, en m'apercevant, elle marqua un temps d'arrêt, sortit sa langue à la commissure de ses lèvres et plissa légèrement les yeux pour fouiller dans sa mémoire. Alors, tout en douceur, elle leva la main droite et je crus bien qu'elle allait la poser familièrement sur ma tête. Elle toucha juste mon épaule comme pour s'assurer que j'étais de chair et d'os. Et puis son rire sonore éclata en cascades. Je crois bien que ses yeux s'embuèrent et elle murmura : « Bon Dieu de bon Dieu, je n'en crois pas mes yeux. Viens un peu ici, gamin, que je t'embrasse ! »